

# Grandir aujourd'hui : une adolescence sans horizon ?

Jamais sans doute les enfants n'ont grandi dans un monde aussi informé, aussi connecté, aussi riche de connaissances et de possibilités. Et pourtant, jamais peut-être l'inquiétude n'a été aussi présente, aussi diffuse, aussi difficile à nommer. Comme si, derrière les progrès accumulés, quelque chose d'essentiel s'était fragilisé : la confiance dans l'avenir. Peut-on encore contribuer à la rétablir ? Le Journal des Acteurs Sociaux apporte son éclairage.

PAR ALBERT FERNANDEZ

**L**es enfants d'aujourd'hui grandissent dans un climat général dégradé qu'ils ressentent fortement. Les crises environnementales s'imposent désormais comme des fragilités durables, les crises géopolitiques s'intensifient, les équilibres économiques vacillent, et les repères collectifs se délitent. Ce monde, qu'ils ont du mal à comprendre pleinement, leur apparaît de plus en plus menaçant. À cette inquiétude globale s'ajoute une autre source de tension : la dégradation des liens avec des liens familiaux de plus en plus éprouvés, des liens éducatifs fragiles, des liens sociaux distendus. Tandis que les adultes eux-mêmes, pris dans ces bouleversements, peinent à offrir des repères solides et rassurants. Comment transmettre le goût de l'avenir lorsque l'on doute soi-même de sa pérennité ? Comment inviter à grandir lorsque les promesses d'hier ne semblent plus garanties ?

Car pour grandir en s'élevant, il faut pouvoir se projeter, imaginer, désirer. C'est croire que le monde a quelque chose à offrir et que l'on y a une place. Or, c'est précisément cette capacité de projection qui aujourd'hui vacille. Non pas que les enfants et les jeunes aient perdu toute espérance, mais celle-ci se construit désormais dans un envi-

ronnement plus anxiogène avec des conséquences de plus en plus visibles aujourd'hui. En effet, près du quart des jeunes de 17 à 29 ans déclarent souffrir de dépression. Depuis l'épidémie de la Covid-19 en 2021, environ 20 % des 18-24 ans se disent concernés par des troubles psychiques, contre moins de 12 % en 2017.

Le nombre de signalements d'enfants disparus a augmenté de 6,4 % en 2025 (40 953 soit 112 enfants par jour), et ce phénomène concerne pour la première fois majoritairement des enfants de moins de 16 ans. Les fugues continuent quant à elle de représenter 95 % des disparitions signalées. Cette amplification des situations de crise se vérifie aussi à travers les chiffres de la protection de l'enfance mise en œuvre par les services de l'Aide sociale à l'enfance (ASE) et de la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ). Tous les ans, le nombre d'enfants signalés progresse et aujourd'hui, on dénombre environ 393 000 enfants et jeunes de moins de 21 ans pris en charge par l'ASE et 139 000 jeunes pris en charge par la PJJ. Et les chiffres sont probablement inférieurs à la réalité, car comme le dit Paul Quelenec, éducateur en milieu ouvert, « beaucoup d'enfants expriment leur mal-être non par des mots mais à travers des comportements : difficultés scolaires, troubles du



Javier Zayaz/iStock

sommeil, conduites de retrait ou d'agitation plus difficilement décelables ».

Dès lors, il ne s'agit pas seulement de constater les fragilités de l'enfance et de la jeunesse, mais d'interroger notre responsabilité collective. Quel monde offrons-nous à ceux qui grandissent ? Quels repères, quels récits, quelles perspectives sommes-nous encore capables de transmettre ? Et surtout, comment redonner aux enfants le sentiment que l'avenir n'est pas seulement une menace, mais aussi une promesse ?

## PREMIÈRE PARTIE

### Grandir : un parcours difficile

Pour parvenir à inverser cette perspective d'une enfance sans horizon, il faut commencer par approfondir plus précisément ses origines. Or, on l'a vu, cette exposition permanente à un monde perçu comme menacé modifie profondément les conditions dans lesquelles se construit l'enfance. Là où les générations précédentes pouvaient s'appuyer sur une forme de continuité et de promesse d'amé-

lioration, les enfants d'aujourd'hui deviennent, en quelque sorte, les témoins effarés d'un monde en sursis. Et à cette inquiétude liée au contexte général s'ajoute l'autre dégradation tout aussi déterminante, celle de la stabilité familiale.

### Quand le socle familial ne rassure plus

La famille constitue, en principe, le premier espace de sécurité et de construction de l'enfant. C'est là que se tissent les repères fondamentaux, que se construit la confiance, que s'expérimente la continuité. Or, ce socle lui-même connaît aujourd'hui des évolutions profondes, sources de fragilité. La progression des situations de monoparentalité en est une illustration marquante.

La France figure parmi les pays européens où ces configurations familiales sont les plus nombreuses. Plus précisément, selon l'OCDE mais aussi Eurostat, seule la Lituanie présente un taux de monoparentalité plus élevé que la France. Et, circonstance aggravante, la progression du nombre de familles monoparentales est spectaculaire et s'accompagne d'une fragilisation sociale importante qui concerne maintenant plus de 40 % des familles monopa-

rentales. Si ces situations recouvrent des réalités très diverses et ne sauraient être réduites à la seule vision négative, elles entraînent fréquemment non seulement des difficultés sociales signalées plus haut, une organisation quotidienne plus complexe, et fréquemment un isolement accru du parent en charge de l'enfant. Or lorsque l'adulte de référence est lui-même fragilisé, inquiet ou épuisé, l'enfant peut être conduit à interioriser cette insécurité, faute de repères positifs.

De plus, l'extension de la monoparentalité s'accompagne d'un accroissement des autres formes de fragi-

lisation de la famille : cohabitation conflictuelles, recombinaisons familiales instables, éloignement géographique des parents... Pour Edouard Martin, psychologue, « aujourd'hui, les fragilités du cadre familial apparaissent comme une composante structurante de l'enfant. Elles en constituent un élément central, une toile de fond plus ou moins silencieuse mais toujours influente ». Se pose alors une question essentielle : comment se projeter lorsque parallèlement, les autres leviers éducatifs dysfonctionnent ?

### Quand les institutions cessent d'intégrer

En effet, l'enfance s'est longtemps construite dans des cadres collectifs relativement stables. Aux côtés de la famille, les institutions religieuses et les organisations politiques du monde ouvrier constituaient autant de lieux où l'enfant faisait l'expérience du collectif et de l'altérité. Or ces espaces sont de moins en moins influents. Il ne reste alors que l'école et les mouvements d'éducation populaire pour produire des repères. Et là aussi, l'horizon se dégrade.

Certes, l'école demeure encore un pilier important. Mais elle a largement perdu sa mission d'éducation civique et sociale. Le souci de délivrer de la connaissance l'a emporté sur le souci de s'éveiller à l'esprit citoyen, comme le voulait Jean Jaurès, concepteur de l'école républicaine.

De plus, l'hétérogénéité croissante des élèves et la fragi-



FotoDuets/iStock

lisation de l'autorité éducative aggravent ses difficultés à assurer pleinement sa mission d'intégration. Là où elle constituait un espace de socialisation relativement homogène, elle peine aujourd'hui à produire du commun.

### Des jeunes hyperconnectés mais faiblement reliés

Quant au monde associatif et aux espaces d'éducation informelle, ils continuent d'exister, mais dans un contexte privilégiant la dis-

tribution de prestations au détriment de la mobilisation citoyenne. Avec pour conséquences de déployer davantage leurs activités sur le terrain de la gestion et non plus du sens. Leur contribution au bien-être des enfants est donc très inégale. Ainsi, ce qui caractérise la situation actuelle n'est pas l'absence totale de cadres, mais leur affaiblissement relatif, réduisant de facto leur capacité à structurer les parcours et fournir des repères communs à l'enfant.

### Quand le numérique produit de l'enfermement

À cette transformation des institutions s'ajoute une mutation plus récente, mais tout aussi déterminante : la place prise par le numérique dans la vie des enfants. Les réseaux sociaux et les écrans ont profondément modifié les modalités des relations interpersonnelles. Certes, ils offrent des possibilités inédites de communication, d'accès à l'information, d'expression. Mais ils introduisent aussi une forme de relation particulière, où le temps long et la confrontation directe à l'autre sont délaissés. Pour l'enfant, cela peut

se traduire par un paradoxe : être en lien en permanence, sans pour autant faire l'expérience d'un lien profond et structurant. Les interactions se multiplient, mais elles peuvent rester superficielles, fragmentées, parfois sources de comparaison ou de mise en tension.

Surtout, le numérique tend à devenir un espace de socialisation autonome, peu régulé par les adultes. Or, c'est précisément dans ces espaces que circulent des représentations du monde, des normes, des modèles de réussite ou d'échec, qui influencent fortement les jeunes, sans toujours leur offrir les clés de compréhension nécessaires. Il ne s'agit pas ici de condamner ces outils, mais de reconnaître qu'ils participent à une transformation des liens, dont les effets sur la construction de l'enfant sont encore largement sous-estimés.

### Quand le souci de produire du commun s'estompe

Au-delà de la famille, des institutions et des outils, c'est peut-être plus profondément notre capacité collective à produire du sens partagé qui est en question. Pour Alexandra Léonardi, éducatrice en milieu ouvert, « les enfants d'aujourd'hui grandissent dans une société où les liens so-

ciaux se sont défaits, où le chacun pour soi domine, où les références ne font que répondre à des situations immédiates, sans projection sur le futur ».

Dans ce contexte, il devient quasiment impossible de transmettre des repères clairs. Non pas parce que les adultes renoncent à leur rôle, mais parce qu'ils sont eux-mêmes confrontés à une complexité accrue. Ce qui se vérifie d'ailleurs dans la vie politique, où plus aucune référence philosophique n'est faite dans les discours et les projets. C'est ce qui explique aussi la mutation de la devise républicaine – dont la fraternité, c'est-à-dire le vivre-ensemble – est dorénavant effacée, sans protestation dans les messages publicitaires. Cela entretient l'idée d'une liberté au service exclusif de l'individualisation.

Or, comme on l'a dit, pour se construire, un enfant a besoin d'un environnement rassurant : des règles compréhensibles, des figures fiables, des espaces où il peut éprouver sa place parmi les autres. Lorsque ces repères se brouillent, le risque est celui d'une construction incertaine, marquée par le doute ou le repli. C'est pour cela que Marie-Rose Moro, fondatrice de la première maison des adolescents en 2004, et dont les travaux sont unanime-

**Ce ne sont pas seulement les liens qui se fragilisent, c'est aussi la capacité à en faire d'autres**

## La monoparentalité : une réalité massive et en forte progression

La monoparentalité constitue désormais une composante structurante de la société française, avec des implications fortes pour les conditions de vie et de développement des enfants.

- En France, **près de 30 % des enfants vivent aujourd'hui avec un seul de leurs parents**
- Selon les données les plus récentes de l'Institut national de la statistique et des études économiques et de l'Union nationale des associations familiales, les familles monoparentales représentent aujourd'hui environ un quart des familles avec enfants alors qu'elle représentait 10% en 1970
- Au total, cela concerne **plus de 2,4 millions de familles et plus de 6 millions de personnes**. Dans 82 % des cas, il s'agit de mères seules avec leurs enfants.

Un facteur de fragilité sociale important. Selon une étude récente publiée en 2025 par la délégation interministérielle à la prévention et à la lutte contre la pauvreté (DIPLP)

- **41 % des familles monoparentales vivent sous le seuil de pauvreté ou dans des situations de privation importante, et que la pauvreté y est deux fois plus fréquente que dans les autres configurations familiales Le risque de pauvreté y est 2 à 3 fois plus élevé que dans les familles en couple.**
- Elle souligne également qu'une séparation entraîne souvent une chute brutale du niveau de vie, en particulier pour les femmes seules avec enfants.
- Une réalité majoritairement féminine : **plus de 8 familles monoparentales sur 10 sont dirigées par des femmes**

ment reconnus, relève constamment que « les difficultés rencontrées par les enfants et adolescents ne peuvent être comprises uniquement à travers une approche médicale et psychologique classique ».

Dans ses travaux comme dans son expérience à la Maison des adolescents de Paris dont elle est la présidente, elle insiste sur un point essentiel : les enfants sont extrêmement sensibles à leur environnement relationnel et émotionnel. Ils perçoivent les inquiétudes des adultes, les tensions familiales, les peurs liées au contexte social ou international, souvent avant même d'être capables de les formuler clairement. Selon elle, l'accompagnement des enfants angoissés suppose donc prioritairement de recréer des espaces de sécurité relationnelle. Avant toute réponse technique, l'enfant a besoin de trouver des adultes capables d'écouter, de contenir l'inquiétude et de redonner de la stabilité. La qualité du lien constitue, dans cette approche, un élément fondamental du soin. Dès lors, une interrogation fondamentale s'impose : comment retrouver une démarche collective apte à produire des liens et de la confiance ?

## DEUXIÈME PARTIE

### Rétablir la confiance : La voie du pragmatisme

Toute société transmet, explicitement ou implicitement, une manière de raconter le monde et d'y inscrire les trajectoires individuelles. Ce récit n'est jamais uniforme, mais il fournit les valeurs, les modèles, les directions possibles pour l'enfant. En France, pendant longtemps, sans être exempt d'inégalités et d'injustices, le modèle dominant portait en lui l'idée d'une amélioration progressive des conditions de vie, d'un accès élargi aux droits, d'un avenir globalement meilleur que le passé. Et c'est grâce à cette promesse que la qualité du vivre-ensemble pouvait rassurer l'enfant. Or aujourd'hui, le récit national est avant tout anxiogène et les liens sociaux en pâtissent grandement.

#### Bâtir un récit collectif

C'est pourquoi, pour redonner de la confiance aux enfants, il faut identifier et promouvoir des expériences concrètes de développement des liens sociaux à partir de projets collectifs. Car les acteurs locaux n'ont pas manqué

de lancer des initiatives permettant notamment aux enfants et aux jeunes d'être mieux intégrés dans leur environnement humain.

Parmi ces expériences, celles de l'association « L'Outil en main » est particulièrement significative. Créée à la fin des années 1980, elle repose sur une idée simple mais profondément humaine : permettre à des artisans, ouvriers qualifiés ou passionnés – souvent retraités – de transmettre bénévolement leur savoir-faire manuel à des enfants et des adolescents.

Dans la centaine d'ateliers organisée partout en France, des jeunes de 9 à 14 ans découvrent les divers métiers manuels tels que la menuiserie, la couture, la cuisine, la mécanique, la ferronnerie, la taille de pierre ou encore les métiers

du patrimoine. Mais très vite, l'essentiel se joue ailleurs. Car ce qui commence comme une initiation à ces métiers devient souvent une véritable rencontre humaine entre générations. À travers les gestes, les conseils, les erreurs corrigées patiemment et les objets fabriqués ensemble, se construit progressivement une relation de confiance et de sympathie réciproque entre les enfants et les adultes qui les accompagnent. Dans une société où les liens intergénérationnels se sont affaiblis, ces ateliers recréent des formes de proximité devenues rares. Les enfants y découvrent non seulement des savoir-faire, mais aussi une qualité de présence, d'attention et de transmission que beaucoup rencontrent peu dans leur quotidien.

Les bénévoles eux-mêmes témoignent souvent du sentiment d'utilité et de reconnaissance qu'ils retrouvent à travers cette activité. Plusieurs parlent du plaisir de voir les enfants « reprendre confiance », « oser », « être fiers de ce qu'ils réalisent ». Cette expérience montre que les réponses aux fragilités de l'enfance ne passent pas uniquement par des dispositifs spécialisés ou des prises en charge techniques. Elles peuvent aussi naître de lieux simples, concrets, où des adultes prennent du temps pour transmettre, écouter et faire avec les enfants. Selon un bénévole d'une des associations de la commune de Vitry, « L'Outil en Main », ce n'est donc pas seulement un savoir-faire qui circule. C'est une manière de recréer du lien, de redonner confiance et de montrer aux enfants qu'ils ont toute leur place dans une histoire collective ».

D'autres expériences poursuivent les mêmes objectifs, notamment les Journées citoyennes, dont le JAS se fait régulièrement l'écho. En effet, lors de ces journées, qui ont démarré en 2008 à Berrwiller, la dimension intergénérationnelle est particulièrement importante. Dans chaque

commune qui organise une Journée citoyennes, enfants, adolescents, adultes et personnes âgées participent côte à côte aux ateliers. Certains projets sont même explicitement conçus pour favoriser cette transmission entre générations, comme les recueils de mémoire des anciens ou les ateliers patrimoniaux.

Dans le contexte actuel de fragilisation des liens sociaux et d'inquiétude démocratique, cette initiative rencontre un écho croissant. Initialement expérimentée dans une seule commune alsacienne, elle s'est progressivement diffusée à l'échelle nationale. Le succès de cette démarche tient probablement à sa simplicité. Elle ne repose ni sur des dispositifs complexes ni sur de grands discours, mais sur une expérience concrète : faire quelque chose ensemble pour le bien commun. Et aujourd'hui, plus de 3 000 communes organisent une Journée citoyenne sous différentes formes.

#### Consolider le rôle des parents

Dans un cadre plus harmonieux pour tous, il est alors plus aisé de s'attaquer à la consolidation de l'environnement familial de l'enfant. Car comme le relève Jean Epstein, expert référent sur le développement de l'enfant et de l'adolescent, « si les parents sont aujourd'hui soumis à une forte injonction de réussite éducative, ils doivent être performants, tout en affrontant eux-mêmes des contraintes économiques, professionnelles et psychologiques importantes. Cette pression fragilise parfois leur confiance et leur capacité à exercer sereinement leur rôle ».

Face à ce constat, Jean Epstein considère que l'accompagnement des enfants passe par un soutien accru aux pa-

rents. Non pas en les jugeant ou en les culpabilisant, mais en les aidant à retrouver confiance dans leurs capacités éducatives. Dans cette perspective, dit-il, « il est important de tout faire pour les valoriser. C'est le cas notamment au Québec, où, lorsque les parents inscrivent leurs enfants à la crèche, ils participent au projet éducatif. De plus, dans nombre de villes, ils sont tenus de faire deux jours par mois de permanence. Cette contribution leur permet d'apporter leurs compétences, ce qui les met en confiance et les valorise. Rien de plus structurant, pour un enfant, que de voir ses parents et les professionnels se parler ». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le soutien à la parentalité est progressivement devenu un axe important des politiques publiques françaises. Concrètement, depuis les années 1990, l'État et la Caisse nationale des allocations familiales ont progressivement organisé une véritable politique de soutien à la parentalité.

Le principal outil repose sur les REAAP – Réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents – présents dans la quasi-totalité des départements. Ces réseaux financent ou accompagnent des actions très diverses : groupes de parole entre parents, ateliers parents-enfants, accompagnement à la scolarité, développement des « Maisons des parents »... Parallèlement, les départements, à travers ses différents services de la Protection maternelle et infantile (PMI) de l'ASE et l'ensemble de ses professionnels sociaux multiplient les initiatives de soutien à la parentalité.

Il reste que de nombreux observateurs soulignent encore plusieurs limites : une offre parfois difficile à identifier pour les familles, de fortes inégalités territoriales, un manque de moyens humains, et surtout, la difficulté à tou-

## Les écrans : un temps de vie qui redessine les relations

Les écrans ne remplacent pas le lien, mais ils en transforment profondément les formes, avec le risque d'un affaiblissement du lien incarné

• Les enfants de 7 à 12 ans passent en moyenne près de 2h30 par jour devant un écran, hors temps scolaire

• Chez les adolescents, ce temps dépasse souvent 4 à 5 heures par jour, notamment avec les smartphones

• Plus de 80 % des 12-17 ans utilisent les réseaux sociaux quotidiennement

Des effets ambivalents :

- accès facilité à l'information et à la communication
- mais diminution du temps consacré aux interactions directes (famille, amis, activités collectives)

Des impacts identifiés :

- troubles du sommeil liés à l'exposition tardive
- difficulté de concentration
- exposition accrue à la comparaison sociale et aux contenus anxiogènes

Un enjeu éducatif majeur :

- une socialisation de plus en plus numérisée
- souvent moins encadrée par les adultes.

cher les parents les plus isolés ou les plus fragilisés. C'est pourquoi, certains spécialistes préconisent d'uniformiser la gouvernance des outils de soutien à la parentalité au profit des départements.

### Une nouvelle définition de l'accompagnement individuel

Si la revitalisation des liens sociaux et l'amélioration du soutien à la parentalité constituent des axes forts pour le rétablissement de la confiance de l'enfant dans son environnement, les modes individuels d'accompagnement de l'enfant doivent également évoluer. Et c'est possible car de nombreuses institutions multiplient les expériences en ce sens, notamment les Maisons de l'adolescence (voir interview ci-après de Ludovic Gicquel, directeur de la maison des adolescents de Poitiers). Par ailleurs, le travail mené par l'Ecole de la protection de l'enfance, relayé par les Assises nationales de la protection de l'enfance, contribue également à modifier les pratiques en mettant l'accent sur des questions sur l'attachement par exemple.

Mais il n'est pas sans intérêt de se référer aux réflexions issues de l'expérience de spécialistes de l'enfance comme Jean Epstein. Pour celui-ci, les découvertes des neurosciences ont largement confirmé les intuitions formulées dès le début du XX<sup>e</sup> siècle par les grandes figures des pédagogies nouvelles, notamment Maria Montessori. Là où les méthodes éducatives traditionnelles privilégiaient d'abord l'apprentissage puis la compréhension avant

d'espérer susciter l'intérêt de l'enfant, les recherches contemporaines montrent au contraire que le désir et le plaisir constituent les véritables moteurs des apprentissages. Selon cette approche, l'enfant apprend d'autant mieux qu'il est d'abord encouragé à explorer, expérimenter et développer sa curiosité naturelle. Le rôle de l'adulte n'est donc pas d'imposer des activités ou des savoirs standardisés, mais de proposer un environnement riche, diversifié et stimulant, en tenant compte des centres d'intérêt propres à chaque enfant.

Plus précisément, Jean Epstein met enfin en garde contre deux dérives éducatives contemporaines : la ten-

dance à vouloir faire entrer tous les enfants dans un même modèle de réussite, et la multiplication des sollicitations et des activités dans une logique permanente de stimulation et de performance. Pour lui,

l'enfant a aussi besoin de temps libres, d'ennui, d'exploration personnelle et de liberté pour construire ses propres ressources et développer son autonomie.

En conclusion, on peut donc affirmer que si la crise de l'enfance et de l'adolescence est extrêmement préoccupante, des réponses de mieux en mieux adaptées existent : soutien à la parentalité renouvées dans les départements, initiatives intergénérationnelles comme "L'Outil en Main", Maisons des adolescents... Mais celles-ci n'auront un impact réel que si nous réussissons à répondre à une question fondamentale : quelle société voulons-nous transmettre aux enfants ? Une société dominée par la compétition, l'angoisse et la fragmentation, ou

une société capable de réhabiliter le collectif et de traiter sérieusement les grands défis contemporains, au premier rang desquels la transition écologique ?

Plus que jamais, nous sommes invités à redécouvrir l'intuition de Socrate : « Avant tout, connais-toi toi-même. ». Car il devient difficile d'aider les enfants à grandir lorsque les adultes eux-mêmes s'ancrent dans le déni des défis majeurs et de leurs responsabilités pour les résoudre. ■

### Prévenir les fragilités de l'enfance suppose aussi de sécuriser les adultes

# « Les adolescents ont aujourd'hui davantage un futur qu'un avenir »

Nous avons demandé au pédopsychiatre Ludovic Gicquel de nous décrire l'expérience qu'il a développée dans la Maison des adolescents de Poitiers.

**Vous observez depuis de nombreuses années les évolutions de l'enfance et de l'adolescence. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur la société et sur la place qu'elle réserve aux jeunes ?**

**Ludovic Gicquel :** J'aime à dire que la souffrance des adolescents constitue un indicateur d'une forme de pollution sociétale. Elle nous renseigne sur les déséquilibres de notre société. Nous sommes dans une société qui valorise de plus en plus l'accomplissement personnel, l'individualisation et la satisfaction immédiate des désirs. À l'inverse, tout ce qui relève du collectif, de l'amitié, de l'entraide ou de l'appartenance à un groupe tend à s'affaiblir, autant de besoins essentiels à satisfaire à l'adolescence. Or, l'être humain est un être social.

Pour la première fois dans l'histoire, l'interaction humaine dispose d'une alternative : l'interaction numérique. Celle-ci paraît souvent plus simple parce qu'elle évite les contraintes de la relation réelle. Mais elle ne produit pas les mêmes effets sur le développement de la personnalité. Nous constatons aussi chez beaucoup de jeunes une inquiétude diffuse concernant l'avenir. Les questions écologiques, les tensions internationales, l'instabilité du monde ou encore les transformations liées à l'intelligence artificielle nourrissent un climat d'incertitude. C'est pourquoi je souscris au sentiment partagé que les adolescents ont aujourd'hui davantage un futur qu'un avenir.

**Qu'apportent précisément les Maisons des adolescents par rapport aux dispositifs plus traditionnels que vous connaissiez auparavant ?**

**L. G. :** La grande différence, c'est que nous n'attendons pas que les jeunes aillent mal pour leur ouvrir la porte. À Poitiers, notre Maison des adolescents est ouverte à tous les jeunes de 12 à 25 ans, qu'ils soient en souffrance ou non. C'est un lieu non stigmatisant. On ne vient pas chez nous parce qu'on est considéré comme malade. On vient parce qu'on est adolescent et que l'on a besoin, à un moment donné, d'être écouté ou accompagné.

Notre mission est d'accueillir, d'informer, d'orienter et d'accompagner. Nous réunissons des professionnels très différents : psychologues, infirmiers, éducateurs, médecins, acteurs de la mission locale, spécialistes de la prévention ou encore partenaires associatifs. Cette diversité permet d'apporter une réponse adaptée à chaque situation. La véritable innovation réside dans le fait que c'est la structure qui s'adapte à l'adolescent et non l'inverse. Le jeune arrive avec ses préoccupations, parfois très éloignées du soin psychique, et nous cherchons avec lui la réponse la plus pertinente.

**La Maison des adolescents de Poitiers présente-t-elle des particularités qui la distinguent d'autres expériences en France ?**

**L. G. :** Oui, je pense que notre spécificité principale réside dans notre très fort ancrage territorial. Nous avons créé la Maison des adolescents pour répondre à un besoin concret observé sur le terrain. Elle s'est construite progressivement grâce au soutien du centre hospitalier Henri-Laborit, de l'Agence régionale de santé, du département,

de la CAF, de la ville de Poitiers et d'autres partenaires. Mais l'élément le plus original est probablement le « Pictabus », notre Maison des adolescents mobile. Il s'agit d'un bus entièrement aménagé qui parcourt le département pour aller à la rencontre des jeunes dans les collèges, les lycées, les maisons de solidarité ou les territoires ruraux.

L'idée est simple : ce n'est pas parce qu'un adolescent habite à trente ou quarante kilomètres de Poitiers qu'il doit avoir moins accès aux ressources que les autres. Nous avons donc choisi d'aller vers lui. Ce qui permet de toucher des jeunes qui ne franchiraient jamais spontanément la porte d'une institution. Au fond, notre objectif est de recréer du lien, intervenir avant que les situations ne se dégradent et offrir aux jeunes un espace où ils peuvent être accueillis sans jugement. Dans une société où beaucoup d'entre eux peinent à trouver leur place, cela constitue déjà une forme essentielle de prévention. ■

